

Art et condition poétique (l'exemple d'Émile Storck)

Gageure, artifice aussi, Kunst, que d'exposer son idée de la poésie sous une forme poétique adéquate, un poème parfait, qui illustre et prouve immédiatement la théorie énoncée. Référence, dans l'histoire de la littérature française : le poème intitulé justement *Art Poétique*, composé par Verlaine en 1874, publié en 1884, mais à ceux qui le prenaient au sérieux, voulant y voir un Manifeste d'école et mesurer la production poétique à son aulne, l'auteur dira que « ce n'est qu'une chanson après tout ». Et c'est vrai que la pratique, la poésie produite ne tarde pas à sortir du cadre fixé, à outrepasser les règles qui furent établies à un moment donné, singulier, sous l'effet, imprévisible toujours, de l'inspiration, peut-être aussi d'un juvénile désir d'épate, de nouveauté pour la nouveauté, un désir dont la force lancinante ne doit pas être sous-estimée dans la vie littéraire.

Émile Storck a traduit la « chanson » de Verlaine en alsacien, *Dichter Kunscht*. Un tour de force, parmi d'autres, puisqu'il a su imiter de bout en bout la métrique de l'original (vers de 9 pieds) et le jeu des rimes embrassées. Formidable numéro d'acrobatie, qui vaut par lui-même, comme exploit, et procure de la sorte à ceux qui ont la patience d'observer un plaisir de langues rare. La facture alsacienne (storckienne) de la première strophe paraît toutefois assez lourde, lorsqu'on la compare à la forme aérienne et déliée que Verlaine a donnée à sa strophe d'ouverture, en jouant de l'abondance naturelle des féminines (l'e muet, la consonne suspendue) à l'intérieur de chaque vers.

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Loss di Lied vor allem Musik bringe,
zieg drum vor wenn 's ungrad Vårsmaas nimmt
wun ungnauier in der Luft verschwimmt,
ohne nix wu schwàr sich uf tüet zwinge.

Mais la troisième et la quatrième strophe de Storck ne laissent pas grand-chose à désirer en grâce et subtilité à celles de son modèle.

Wie dur Schleier scheeni Auige zwitzre,
wie n'e Zittre vu der Mittagsluft,
isch e Lied im herbschtlig làie Duft
's blauie Schimmre vu'me Stàrneglitzre !

Denn mir wànn d'Schattierung noch derbi,
d'Schattierung, nit dass Farwe zinde !
Oh ! d'Nüance allei kat Tràim verbinde,
Hernerklang un Fleetemelodii !

C'est des beaux yeux derrière des voiles,

C'est le grand jour tremblant de midi,
C'es, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiancée
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Nuance, nuance, avait répété Verlaine. Trois fois le même mot sur trois vers consécutifs. Storck, avec malice, je crois, évite la redite par un synonyme, en glissant de *Schattierung* (langage de peintre) à « Nüance », un mot bien allemand, mais d'origine et d'apparence toute française, avec en alsacien un tréma, donc une accentuation, typique. (En allemand, c'est « die Nuance », comme « die Musik », et non d'Müsik !) N'en montrons pas davantage. Remarquons seulement, pour conclure, que cet « art poétique » n'est pas tout l'art de Verlaine, loin de là, et qu'il n'est pas non plus celui de son traducteur alsacien, qui dans sa propre poésie s'évertue au contraire à choisir ses mots sans méprise, sans rien d'indécis, recherchant toujours la précision, voulant l'exactitude du naturaliste dans la description des phénomènes.

De son côté, il a livré son « art poétique » dans deux sonnets, placés en prologue et en épilogue à son deuxième recueil de poèmes, *Lieder vu Sunne un Schtette* (1962). Le titre, *An e junge Dichter*, renvoie évidemment à Rilke, *Lettres à un jeune poète* (1903). L'adresse d'un aîné à un cadet, en poésie, est devenue un genre presque, une posture. Le cadet : un double de l'auteur, le poète écrivain qu'il fut, qu'il n'est plus, ne veut plus être ? Mais que valent les leçons de la maturité ? La sagesse est mélancolique, sans illusions.

On se rappelle qu'il y a beaucoup de digressions, et que c'est d'ailleurs ce qu'on y trouve de plus intéressant, dans les lettres de Rilke au jeune Franz Xaver Kappus, destiné à embrasser une carrière d'officier et qui l'embrassera. Pour ce qui est de l'écriture poétique, à laquelle le jeune homme s'adonne, Rilke pose un principe de difficulté (« pourvu que nous organisions notre travail selon ce principe qui nous conseille de viser toujours au plus difficile »), qu'Émile Storck a fait sien et que son œuvre illustre comme aucune autre dans la région...

An e junge Dichter

Mach's Dichte dir nit eifach wie e mænke !
Am Wåg in d'Kunscht stehn d'Blüeme nit so nooch.
Lüeg, vor dir lige witi Fålder broch
Un 's git nur wenig Quålle wu si tånke.

Wenn schwår sich alli Dinger an dich hånke
un båttele : gib uns Làwe in der Sproch
un Farb un Form un Glanz un lipf uns hoch –
no müesch uf d'Bàrge stige mit dim Dånke,

un owe müesch in bunti Felse kritzte
was jedes Ding noch farblos in sich tràit
un müesch im Wort si Wåse üeschnitze

un anestelle müesch's im Sunnekleid,
so dass es kat in warme Strahle blitze
Wie wenn dü's schaffe wottsich fir d'Ewigkeit.

À un jeune poète

Ne choisis point la voie la plus facile!
En art les fleurs ne sont pas bon marché.
Regarde ces vastes champs desséchés
- peu de sources pour les rendre fertiles.

Quand toutes choses au monde se raccrochent
à toi et supplient : sors-nous de la lie
et donne-nous couleur, forme, éclat, vie,
tu gravis la montagne la plus proche

et là-haut sur des pierres tu griffonnes
pour te vider de ton trop-plein d'idées,
pour tirer ce qui du Verbe rayonne,

son essence, son noyau habillé
de lumière, que tu présentes comme
si tu travaillais pour l'éternité.

Que veut dire « travailler pour l'éternité » ? Que le poème soit lu ou non, qu'il ait un public ou qu'il demeure caché, il doit tenir par la perfection (l'autonomie) de sa seule forme dans la langue, elle-même forme éternelle. Qu'entendre par « forme » ? Ce qui fait tenir immobile une substance. L'unité indivisible d'une substance. Ce qui réjouit les sens, l'œil ou l'oreille.

Plutôt qu'à la lettre de Rilke, on établira ici une correspondance avec le fameux (aussi) poème de Théophile Gautier, *L'Art* (1857), qui après la « débauche » romantique défend la cause de l'art pour l'art. On l'a appris :

Oui, l'œuvre sort plus belle
D'une forme au travail
 Rebelle,
Vers, marbre, onyx, émail.

Tout passe. – L'art robuste
Seul a l'éternité ;
 Le buste
Survit à la cité.

Rilkéen aussi le titre du poème de l'épilogue : *Der Dichter un der Angel*. Rilkéen, l'ange, descendu des sphères supérieures. Mais quelque peu provincial et bien alsacien, le poète qui désespère de sa vocation et de son destin et se demande s'il ne ferait pas mieux de construire, comme son voisin, une maison ! Écho de ces années 1960 où effectivement la grande affaire

des Alsaciens commençait à être la construction d'un chez soi, dans l'esprit du « ça me suffit ». Après les années de privation et d'urgence de l'après-guerre, le sens principal de la vie, l'instinct de vie passait alors pour tant d'Alsaciens (même phénomène social dans d'autres provinces et les autres pays de l'Europe occidentale, mais moins prononcé, moins envahissant peut-être que chez nous ?) dans cette entreprise de nidification qui leur mangera généralement quinze années de leur vie, mais où ils pourront montrer, en s'échinant à faire le maximum de choses eux-mêmes, leur vertu de travailleur, de fourmi... Car « l'Alsacien est travailleur. » Soit dit en guise d'anecdote, le frère aîné du poète, Joseph Storck, agrégé d'allemand comme lui, inspecteur d'académie redouté dans le secteur, avait épaté son entourage en construisant en grande partie lui-même une maison sur les hauteurs de Guebwiller. Les instituteurs se racontaient qu'on avait vu monsieur l'inspecteur pousser la brouette sur le chantier. *E Hüs boit jedes Kind*, écrit Émile ! « Construire sa maison est chose commune », avons-nous traduit. Le castor bâtisseur et aspirant propriétaire apparaît là comme une figure antithétique du poète, pour l'ange d'Émile Storck, pour Émile Storck ange, ange malheureux qui avait besoin de se rassurer et de s'aguerrir contre les tentations petites-bourgeoises et les conventions.

Der Dichter un der Angel

« Ich bin di Sklav nit, Angel vu der Kunscht !
Uf minre Seel brennt 's Dichte wie n'e Gschwàr.
Grad wie n'e Kranket macht's mir 's Làwe schwàr,
Un wàs ich schàff isch doch nur umesunscht.

Was tribsch dü mich mit dinre stränge Peitsch ?
Lüeg mine Nochber a : er boit e Hüs,
isch froh un wàrkt un rüeiht sich z'owe üs,
un d'Biecher sin fir ihne lààr Gegeitsch. »

« Mi Frind, mi Suhn ! ich han dich üsegholt
üs alle andre wil dü d'Scheenheit kennsch,
wil dini Seel mit Wort un Bilder molt.

E Hüs boit jedes Kind, dü awer brennsch
am Fir vum Scheene d'Ewigkeit zu Gold.
Die Gowe, Dichter, git ke andre Mensch. »

Le poète et l'ange

«Je ne te sers point, archange de l'art!
En mon âme poésie est tumeur.
Ma vie en est comme malade. Car
plus inutile et vain que moi tu meurs.

Qu'as-tu à me suivre de ton fouet?
Vois mon voisin : il construit sa maison,
y travaille heureux et reste muet.
Les livres n'ont pour lui nulle raison.»

«Mon ami, mon fils! Je t'ai distingué
entre tous, car c'est à toi qu'appartient
la Beauté, mots et images ligüés.

Construire sa maison, quoi de plus commun!
Mais toi tu fonds en or l'éternité.
Ce don, cher poète, n'est pas si vain.

L'épilogue comprend encore un deuxième poème, qui reprend le titre de celui du prologue, *An e junge Dichter*, mais il n'y est plus vraiment question d'art poétique, il est question de la condition du poète dans la société, et cela par le moyen d'images champêtres assez triviales : le gendarme, le paysan propriétaire qui chassent le promeneur. Hostilité de la société, de la *Heimet* même, ingrate et arrogante.

An e junge Dichter II

Wenn dü e Frucht wit bräche vu me Ascht,
oi wenn si fült un scho afangt a miechle,
glich kummt der Fäldschandarm un ziegt si Bieschle,
un seit dir Schelm un arretiirt dich fascht.

Mit dinre Arwet geht's grad umgekehrt :
In d'Frichte vu dim Geischt derf jeder bisse,
Kritik derf dini beschte Baim verrisse,
di Wark isch Allmànd wun in alle gheert.

Un sitz emol e bitzi an der rRand
vum Mattewàg wenn d'Sunnestrahle stàche.
Glich kummt der Bür geh renne mit em Ràche
un schickt dir sine Hund un seit dir Schand.

Gang awer heim, no heersch e andre Ton :
Fir alli brenne dini Garteample,
uf d'Blüeme vu dim Hàrz derf jeder trample,
un dini Seel isch fascht e Kilweplon.

Wenn dü di Wark im Publikum wit gà,
un 's kèit's ewàg oder verschmirt's mit Tinte,
no gang ab d'Sit fir wider Klarheit finde :
in Wieschte kasch am beschte d'Sunne gsah.

Wenn 's awer speeter ebber tüet versteh
un seit dü bisch's in dinre Heimete schuldig,
si hèib e Ràcht druf, wur nit ungeduldig :
gang riehwig dine Wàg un loss si geh.

À un jeune poète II

Lorsque tu veux cueillir sur une branche un fruit,
même déjà pourri ou à moitié moisi,
un gendarme aussitôt surgit, sort son carnet :
Au voleur, crie-t-il, prêt à te mettre aux arrêts.

C'est tout le contraire avec les produits de ton esprit,
il est permis à chacun de mordre dans ses fruits.
La critique peut abattre tes arbres les plus avenants,
c'est que ton œuvre sais-tu appartient à tout venant.

Et assieds-toi pour voir au soleil sur la bordure
d'un chemin qui traverse les prés et les cultures,
aussitôt surgit le paysan qui brandit son râteau,
appelle son chien et t'abreuve de noms d'oiseaux.

Mais chez toi, quand tu rentres, tu vois d'autres manières :
au jardin c'est pour tous que brûlent tes lumières
et les fleurs de ton cœur, chacun y va et les casse,
ton âme est exposée comme la Foire sur la place.

Si tu veux livrer ton œuvre à la grande foule
et que celle-ci la rejette ou d'encre l'éclabousse,
fais un pas de côté pour retrouver la clarté :
c'est dans le désert que le soleil doit être célébré.

Mais si plus tard quelqu'un dit comprendre ton travail
et te signifie que tu le dois à ton pays,
qui aurait comme un droit sur lui, ne saute pas en l'air,
va tranquillement ton chemin et laisse le braire.

Ce qui s'exprime là, d'une façon brutale, grossière presque, c'est un orgueil, mais blessé, on le sent, c'est une amertume sans remède. La petite ville (Guebwiller) avait fait à Émile Storck une réputation d'ours. Il l'était, sauf avec ses élèves de l'École Normale de jeunes filles, pour lesquelles, selon le témoignage de plusieurs, il s'est toujours montré espiègle et charmant. Autrement, il ne devait pas être commode, il souffrait de la solitude, de la non-reconnaissance, mais quand certains le reconnaissaient et le publiaient, il s'effarouchait, encore pas content. Jean-Paul Gunsett raconte qu'il avait envoyé une lettre de protestation véhémement à la direction de Radio Alsace, parce qu'on avait lu à l'antenne quelques-uns de ses poèmes, sans lui avoir demandé son autorisation !

Plus profondément, on conclura que la société, même sous son aspect de pays aimé, de *Heimat / Heimet*, est toujours coupable, toujours déficiente, vis-à-vis de ses poètes ; que c'était cela le sentiment et le message d'Émile Storck qui s'était fait une raison de sa solitude. Une solitude devenue altièrè.

Jean-Paul Sorg
(traduction en français et commentaires)